Sur les traces de la guerre

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **54 (1946)**

Heft 33

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-557140

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Schmerzbetäubung durch Eis

Lange blieb Eis in der Medizin ein unbedeutendes Hilfsmittel. Das hat sich geändert. Die Aerzte haben Eis für eine neue chirurgische Technik verwendet, indem sie die Abkühlung als Anästhesie zur Amputation gefährdeter Glieder benützten. Denn die durch Eis abgekühlten, zusammengezogenen Blutgefässe vermindern die Entzündungsgefahr und gleichzeitig wirkt die kalte «Abtötung» der Nerven wie eine Betäubung. Entdeckt haben diese Methode, welche die Sterblichkeit bei gefährlichen Amputationen verringert, die beiden Neuyorker Aerzte Dr. Allen und Dr. Grossman.

Als der 68jährige Joseph Niedermier in den City-Spital Neuyork City eingeliefert wurde, war er im Delirium, hatte grosse Schmerzen und eine Temperatur von 39,7 Grad. Sein linker Fuss war ganz verbrandet. Um sein Leben zu retten, war eine Amputation notwendig. Sein Befinden war aber so schlecht, dass ihn bei einer gewöhnlichen Behandlung der Schock sicher fast getötet hätte. Anstatt eine gewöhnliche Behandlung anzuwenden, packten die Aerzte sein Bein in Eis. Durch die Kälte wurden die Gewebe innert drei Stunden auf ein Minimum reduziert und deren Nerven «abgetötet». Schmerzen, die Gefahr von Infektionen und die Erzeugung und Aufnahme von Gift waren gestoppt. Frei von Kummer und Fieber gewann der Patient die Kraft zurück, um das Bein amputieren zu lassen. Nach siebentägiger Eisbehandlung wurde das Bein amputiert. Die Kälte hatte das Bein so erstarren lassen, dass keine andere Anästhesie angewendet werden musste. Der Patient litt weder unter Schmerzen noch Angst und genas ganz gut. — (Text und Bilder aus der «Wochenzeitung».)

4

5

Haushalt, im Erwerb und in der Gemeinschaft, zu beherrschen, statt ihre Sklaven zu bleiben. Und sobald über das Spezialwissen wieder die Weisheit siegt, die da lehrt, dass alles menschliche Wissen Stückwerk bleibt und uns darum nie den Sinn des Lebens erklären kann, öffnet sich wieder der Weg zum Glauben an das übermenschliche Wesen und Wirken des ewigen Geistes.

Der Geist ist das Kostbarste, darum ist der Leib, sein menschliches Gefäss, es wohl wert, dass wir ihn pflegen, und zwar in allen seinen Leistungsmöglichkeiten.

Leib und Seele sind eine naturgewollte Einheit; jede Vereinseitigung muss auch wieder gut gemacht werden durch den nimmermüden Versuch, ein ganzer Mensch zu werden.

So bereiten wir uns auch am besten und unter allen Umständen zuverlässig auf die neue Zeit vor, trotzdem wir nicht wissen können, wie sie sein wird. Eines aber ist unerschütterlich feststehend, weil erwiesen in und trotz allen Wandlungen in der Geschichte der Menschheit: Wer geniesserisch den Eingebungen und Antrieben seiner Natur folgt, sei es auf dem Gebiete des Hungers, der Liebe oder des Geltungsbereiches, der verliert bald die Zügel und die Herrschaft über seinen Körper und verfällt seelisch-geistig in den Urzustand, von dem die ganze Entwicklung der Menschheit ausging. Wer dem ewigen Geiste dienend sich verpflichtet weiss, dem wird der Verzicht auf den Augenblickgenuss zwar eine harte und immer wiederkehrende Aufgabe sein; aber es führt kein anderer Weg zur wahren Kultur und zur vollen Menschenwürde, als der Weg der Selbstbeherrschung.

Sur les traces de la guerre

Impressions d'un voyage de journalistes dans l'Est de la France.

Celui que son métier oblige à étudier de manière suivie rapports et matériel photographique provenant des pays dévastés, n'attend plus d'un voyage à l'étranger de notables surprises. Il sait à peu près ce qu'il trouvera de l'autre côté de la frontière où, sur de longues étendues, les ruines jalonnent la route. Et pourtant il n'échappe pas à l'émotion en face de la première agglomération sinistrée: notre connaissance des faits ne signifie nullement que nous en comprenions toute la portée, le caractère vivant; pour cela nous manquons simplement de l'imagination nécessaire.

Notre groupe se compose de 11 journalistes suisses, 1 radio-reporter, 1 photographe et 1 représentant du Service d'information du Don suisse que l'Entraide française, organisation nationale qui dans toute la France prend soin des sinistrés de guerre, a invité à visiter les provinces de l'est, l'Alsace, la Lorraine et la partie occidentale des Vosges. Reçu à St-Louis par une délégation de l'Entraide, quelques mots de cordiale bienvenue nous sont adressés; nous nous installons dans les voitures qui nous attendent et rapidement nous allons vers le nord, dans la vaste plaine du Haut-Rhin.

Lœchle, petit village près de Kembs, est tout rempli de drapeaux. Les couleurs bleu-blanc-rouge dominent, mais çà et là paraît sur fond rouge une croix suisse un peu disproportionnée. Un grincement de freins et nous voici arrêtés devant une baraque décorée avec soin. Dans un coin de notre pays, il n'y a pas si longtemps, elle servait de cantonnement à nos soldats. Envoyée par le Don suisse et le Comité d'action des Deux-Bâle, elle tient lieu d'école et de bibliothèque communale. Pour les enfants de Lœchle, aller aujourd'hui à l'école n'est qu'un geste symbolique: en habits du dimanche et visiblement excités, ils attendent. Les filles portent la coiffe noire aux larges nœuds ornée de la cocarde bleu-blanc-rouge, les garçons leurs toques rondes et des vestes de

couleurs vives. A notre entrée dans la pièce basse qui sert de classe, 30 petites voix d'enfants nous saluent en chantant: «La-haut sur la montagne . . .»; l'histoire du chalet que «Jean au cœur vaillant a reconstruit plus beau qu'avant» doit exprimer la valeur qu'a pris pour les habitants de Lœchle cette simple baraque d'école. «C'est pour nous un vrai chalet suisse», déclarent instituteur et curé qui, en termes chaleureux, font la louange de la générosité suisse. Ces remerciements sont touchants et en même temps un peu humiliants; touchants sont aussi les petits bouquets de muguet offerts par de timides mains d'enfants qui les ont cueillis dans la forêt proche, où des milliers de mines rendent encore dangereuse la moindre promenade. C'était Lœchle près de Kembs, mais souvent encore, au cours de notre voyage, nous entendrons de pareils remerciements adressés à la Suisse; souvent sans le muguet et les chansons, mais exprimés toujours avec la même sincérité.

Sur le court trajet qui sépare St-Louis de Mulhouse, nous rencontrons presque continuellement des traces de la guerre plus ou moins significatives. De nombreuses maisons des deux côtés de la route sont criblées de balles et d'éclats d'obus, signes des luttes sans merci dont même la partie sud de la région que nous visitons a été le théâtre. Une multitude de fenêtres aux vitres brisées sont obturées avec des planches et du carton. Entre quelques maisons presque intactes baille le vide désolant et noir d'une ferme incendiée et, sur le bord de la route, le squelette tordu d'un camion achève de se rouiller.

Nous passons les premières maisons de Mulhouse. La ville a été bombardée à plusieurs reprises par les Alliés. Le but principal de ces attaques étaient la gare, ses annexes et les installations industrielles, mais certains quartiers d'habitation ont aussi gravement souffert. Nous approchons de la gare; des deux côtés de la rue se dressent les restes chauves des murs et à plusieurs reprises nos chauffeurs ont dû ralentir pour trouver leur chemin parmi les déblais. Le quartier de la gare offre un aspect désolé. Du bâtiment central qui était la fierté de la ville, la façade de grès rouge seule est restée debout; l'intérieur est incendié et les environs immédiats ne sont plus qu'un chaotique champ de pierres. Lentement nous traversons ce désert monotone qui, heureusement, ne s'étend pas très loin: en parcourant la ville nous constatons que les dégâts à Mulhouse sont limités à certaines zones d'une étendue relativement petite; de nombreux quartiers ont même conservé complètement leur caractère d'autrefois. Des semaines durant, les passages sur l'Ill, petite rivière qui a donné son nom à l'«Illsass», ont été le théâtre de luttes sanglantes. Tragique de la guerre! Tandis que la population de Mulhouse faisait fête aux libérateurs français, à moins de 5 km. du centre, des gens terrifiés se cachaient dans des caves et des trous pour échapper au feu ininterrompu de l'artillerie. Des faubourgs et des villages dans la zone des combats, il n'est pas resté grand chose. Nous avons vu Wittelsheim et ses rues abandonnées: presque toutes les maisons y ont été détruites en partie ou complètement; l'intérieur de l'église n'est plus qu'un tas de poutres et de pierres, mais le clocher est resté debout et les cloches sonnent midi au-dessus de ce bourg en ruines. Immédiatement à côté de l'église se trouve la Mairie, impossible à réparer et que l'on est en train de démolir. Les outils nécessaires faisants défaut, un camion lourdement chargé de pierres est «amarré» à la poutre faîtière. Lentement le camion démarre et avec un grondement assourdissant, les restes du toit disparaissent dans un nuage de poussière.

Une écurie remise en état tant bien que mal abrite une famille de 6 personnes. «S'il pleut, l'un des lits doit être pousée vers le fourneau», nous explique la mère, «pourvu qu'on nous envoie bientôt une baraque!» Les baraques ici ont une valeur inestimable. L'Entraide française en a fait construire un grand nombre, mais elles sont loin de suffire aux besoins les plus urgents. Quantité de personnes logent encore dans des granges, des caves ou des écuries; inutile de dire que la question d'hygiène passe au second plan.

Wittelsheim est un exemple parmi beaucoup d'autres. Au cours de notre tournée qui nous mène vers le nord, nous traversons encore de nombreux villages frappés du même destin tragique, tandis que d'autres sont restés intacts. Ils sont pittoresques, ces villages alsaciens avec leurs maisons au colombage de bois et aux toits pointus, aux larges portes cintrées et aux palissades vermoulues. Des allées de peupliers tirées au cordeau les relient; à l'horizon pointent les sombres tours d'une carrière de potasse ou les pylônes gris des conduites à haute tension.

Brusquement un pont de fortune en bois nous remet la guerre en mémoire. Les ponts intacts sont actuellement d'une telle rareté dans l'est de la France qu'en 5 jours nous n'en rencontrerons pas une demi-douzaine. Bruyante, notre voiture s'engage, passe l'obstacle et la route nous accueille à nouveau.

Colmar a peu souffert. La ville même a été rapidement libérée, mais les villages des environs et surtout les abords des Vosges ont été l'enjeu de violents combats. Ici la guerre a laissé des traces effrayantes. Ammerschwihr, Benwihr, Mittelwihr, autrefois de pimpants villages de vignerons, pleins de joie et de vie ne sont plus que ruines. Des deux côtés de la rue principale les pierres sont rangées en tas réguliers qui chacun portent un numéro. Ce n'est qu'avec peine qu'on peut imaginer que ces cubes de pierres proviennent de logements que la population habitait il y a quelques mois encore. Ici aussi, nombreux sont ceux qui ont trouvé abri dans des baraques dont certaines proviennent du Don suisse; mais le nombre des sans-abri est grand encore et nul ne sait combien de temps s'écoulera avant qu'ils puissent retrouver des conditions de vie normale.

Ostheim n'est guère moins détruit. Solitaire, une cigogne, emblème de l'Alsace, trône sur un mur de façade resté debout. Dans une auberge à moitié démolie nous sont offerts un vin d'honneur et le Gougelhopf traditionnel. Et le voyage continue en direction du chef-lieu de la Basse-Alsace par Schlettstadt, dont la merveilleuse église romane n'a subi aucun dégât.

A première vue, Strasbourg semble avoir peu souffert de la guerre mais c'est une erreur. Cette impression s'explique d'abord par la répartition régulière des dommages sur la ville entière et ensuite par l'état très avancé des travaux de déblaiement. Des statistiques officielles, il ressort que 60 % des maisons environ ont plus ou moins souffert. Dans chaque rue on trouve des emplacements vides, et les cercles compétents estiment qu'il faudra 10 ans au moins pour reconstruire Strasbourg. Fort heureusement sont restés les vieux quartiers charmants avec leurs ruelles étroites et les maisons bourgeoises, richement ornementées qui n'ont pour ainsi dire pas été endommagées. Des bombes incendiaires y auraient causé une catastrophe inimaginable. La cathédrale de Strasbourg, bijou unique en son genre, a échappé également à la destruction, le chœur seulement ayant subi quelques dégâts sans importance. Lorsqu'on se trouve devant la puissante façade où un «livre d'images bibliques» en superdimensions et si harmonieux est sculpté dans le grès rouge, on comprend que les Strasbourgeois aient craint de voir détruit ce chef-d'œuvre irremplaçable. C'est vraiment un miracle qu'il soit resté intact, le Palais Rohan, situé en face, ayant été pour ainsi dire complètement démoli. Bien que l'Université de Strasbourg n'ait presque pas été endommagée, nombre d'étudiants ne peuvent pas la fréquenter parce qu'ils sont dans l'impossibilité de trouver où se loger. Pour remédier à cet inconvénient, le Comité d'action des Deux-Bâle, avec l'appui financier du Don suisse, a construit à proximité de la Faculté de médecine un village où 200 étudiants peuvent habiter. La Cité universitaire «Helvetia» se compose de 12 baraques, dont 8 servent de dortoirs, 2 de cabinets de toilette et 2 salles d'études et de foyers; des passages couverts relient les différents groupes de bâtiments. Notre visite inopinée suscite un peu d'étonnement parmi les habitants de la cité, mais avec beaucoup d'obligeance on nous permet de jeter un regard dans les différents locaux.

En continuant notre voyage, nous arrivons dans la région de Haguenau, point de départ de l'inutile tentative allemande pour reconquérir Strasbourg. Ici aussi, de nombreux villages ont été durement éprouvés. Caquetant, un troupeau d'oies se dirige à travers les ruines et les peupliers déchiquetés vers une mare proche. Des enfants jouent sur le bord de la route, et sans hâte un attelage de bœufs cherche son chemin à travers les ruines.

A Herlisheim, Drusenheim et Hatten, à côté de l'ancien village presque entièrement détruit, des agglomérations de baraques ont été installées. Le Don suisse a également contribué à cette reconstruction provisoire en envoyant en Alsace un total de 62 baraques qui ont été montées par ses propres équipes. Dans l'ensemble, l'aide du Don suisse à l'Alsace est à peu près terminée. Immédiatement après la libération et jusqu'à l'hiver dernier de nombreux secours ont été apportés à cette province française. Dans des cantines, des repas ont été distribués à la population des villages les plus éprouvés. D'importantes quantités de vêtements, de souliers, de couvertures de laine, d'ustensiles de ménage et d'outils de toutes sortes ont été répartis entre les sinistrés. Une colonne agricole bien équipée de machines et d'outils et une équipe spécialisée dans la lutte contre le doryphore a secondé les paysans alsaciens dans l'effort fait pour assurer le ravitaillement. Les hôpitaux ont été réapprovisionnés en médicaments et en matériel de pansement et enfin l'Alsace a profité aussi d'envois de légumes frais, entrepris dans le courant de cette année.

Nous avons quitté l'Alsace en traversant une vallée des Basses-Vosges qui, tout en bornant les Vosges au nord, en est aussi la reproduction en miniature. Derrière nous restent les champs dorés de genêts, les sombres forêts de pins où la mort se cache encore sous forme de milliers de mines, les cultures de houblon avec leurs perches bizarrement penchées.

Nous sommes maintenant sur le haut plateau lorrain aux valonnements légers. Des collines presque déboisées s'étendent devant nous à perte de vue. Bien différent de la terre fertile de la vallée du Rhin, le sol argileux ne produit ici que de maigres prairies. C'est seulement dans les parties les plus basses, le long des cours d'eau, que la végétation reprend un peu de vie: les peupliers argentés et les saules dessinent des lignes sinueuses et les vaches tachetées de noir et de blanc nous contemplent de leurs grands yeux sans âme.

La forme des maisons aussi a changé. Les coquettes maisonnettes d'Alsace ont fait place à de lourdes constructions en pierre qui nous rappellent quelque peu celles du canton de Vaud; nous n'avons d'ailleurs que peu l'occasion d'étudier leurs particularités, car dans ce «champ de bataille idéal», les villages étaient rares et ils ont

Suite à la page 270

presque complètement disparu au cours des opérations militaires. Aussi vite que le permet le mauvais état des routes, notre colonne motorisée se dirige vers la frontière nord de la France; la route se décide enfin à descendre et derrière les premières forêts de chênes, nous découvrons les cheminées du bassin de la Sarre. Sarreguemines, Forbach, la plupart des villes industrielles de ce «no man's land» qui précède la ligne Maginot ont subi la guerre dans ce qu'elle a de plus brutal. Les dévastations sont importantes, et pourtant dans les usines et les mines à peine endommagées un travail fiévreux continue. Il faut produire les matières premières si nécessaires à la reconstruction de la France.

A Kreuzwald, non loin de la frontière allemande, nous réussissons à découvrir une mission médicale de la Croix-Rouge suisse; elle a pour tâche d'examiner les prisonniers de guerre français rapatriés et les anciens déportés, afin de déceler les cas de tuberculose. Le chef d'équipe nous parle de ses expériences; la situation n'est pas réjouissante, mais le travail est d'une urgente utilité, car seul il permet de préparer l'isolement et l'hospitalisation des malades. Cette action, elle aussi, est financée par le Don suisse.

Le soir descend lorsque notre tournée nous amène dans la capitale lorraine. Metz, plus que toutes les autres villes de l'ancienne province d'Alsace-Lorraine, porte les signes du pouvoir germanique. La gare et la poste centrale sont construites en style roman et même la magnifique cathédrale gothique avait été plus ou moins heureusement «adaptée» au style officiel après 1870. Metz a été également durement éprouvée par les raids aériens et les bombardements d'artillerie; le quartier situé des deux côtés de la gare des marchandises en a particulièrement souffert. Mais, tandis que les maisons sont restées telles qu'elles apparaissaient après les violents combats, la voie ferrée se retrouve aujourd'hui dans un état parfait. Ce qui frappe dans cette ville et qui cause le plus grand dérangement, c'est la destruction de la plupart des ponts qui entrave toujours la circulation. Par l'intermédiaire de Caritas, le Don suisse a apporté à Metz des secours variés. L'Hôpital de Belle-Isle, fortement endommagé, et l'Orphelinat de St-Jean ont été secourus. Au centre de la ville se trouve un groupe de baraques installées pour les sans-abri et où logent aussi provisoirement les passants.

De nouveau, le haut plateau lorrain se déploie devant nos yeux. Sur un champ d'aviation, des centaines de machines détruites, des types les plus divers, couvrent le sol. Et nous trouvons toujours des villages sinistrés, les uns complètement, les autres en partie, souvent entourés de vergers de mirabelliers, caractéristiques de la Lorraine.

A mesure que nous approchons de Nancy, moins visibles deviennent les dévastations; la ville même, aux merveilleuses constructions de style baroque, ainsi que Lunéville, «le petit Versailles», n'ont subi aucun dégât. Mais à Baccarat, déjà, recommence le chapelet des villages et des villes martyrs de l'est de la France, chaîne ininterrompue qui va jusqu'à Cornimont, à l'extrémité sud-ouest des Vosges: Raon-l'Etape, St-Dié, Corcieux, Gérardmer, La Bresse, pour ne citer que les plus importants. Ce n'est pas tant le degré des destructions qui compte maintenant que leur étendue: presque tout le territoire qui longe les Vosges a été exposé pendant des semaines au feu de l'artillerie alliée et les troupes allemandes au cours de leur retraite ont fait sauter la plupart des maisons. Epinal, qui n'est détruit qu'à 25 %, nous paraît un véritable îlot de paix.

Dans la plupart de ces localités, le Don suisse a installé des centres d'assistance avec la collaboration de Caritas — à Raon-L'Etape avec l'Association pour le Service civil international. Ils comprennent en général des jardins d'enfants, des crèches, des ouvroirs, des ateliers de menuiserie et de ferblanterie. Partant de là, les équipes suisses procèdent aux distributions de vêtements, de souliers, d'ustensiles de ménage, etc.

En comparaison de l'immense misère, ces secours nous paraissent insignifiants, et pourtant des centaines de personnes ont, grâce à eux, repris courage et songent à un avenir plus clément, ayant confiance en la solidarité humaine.

Sans l'Entraide française, dont, au cours de notre voyage, nous admirons toujours à nouveau le travail parfait, d'innombrables sinistrés se trouveraient en face du néant. Essayer d'évaluer en chiffres ce que les 45 000 collaborateurs de cette organisation ont accompli par leur dévouement et leur persévérance serait peine perdue. Au début de la guerre, l'ancien «Secours National» s'est déjà occupé des évacués des territoires frontaliers; mais c'est au moment de la bataille de France que le personnel de l'Entraide a vraiment reçu le baptême du feu: immédiatement derrière les premières lignes, des équipes étaient à la tâche pour assister la population civile, privée depuis des semaines de tout le nécessaire; 56 collaborateurs de l'Entraide sont tombés ainsi. Aujourd'hui l'organisation continue ses efforts pour soulager la population sinistrée.

C'est à Cornimont que notre tournée trouve sa fin. Par groupes, les journalistes regagnent la frontière suisse. Chacun a vécu ces quelques jours à sa manière, avec des impressions différentes de celles de son voisin, et pourtant il est une chose que nous avons gardée en commun, c'est la certitude que nous ne devons pas fléchir dans notre effort pour porter secours à tous ceux qui souffrent des suites de la guerre. *Be.*

Hilfeleistung ja nicht bloss eine Schnur verwendet wird. Ich würde eher das Wort ‚Umbindung' vorschlagen, da man ja mit verschiedenem Material ‚umbinden' kann. Also ‚*Um*bindung' statt ‚*Unter*bindung'. Wenn der Arzt eine *Unter*bindung macht, dann umbindet er ein Blutgefäss *unter* der Klemme.

Wo soll nun diese ‚Umbindung' gemacht werden? Früher lehrte man in Kursen, dass diese nur am Oberarm und am Oberschenkel gemacht werden könne, von der Vorstellung ausgehend, dass sich an diesen Stellen nur ein einziger Knochen befinde, gegen welchen das zu umschnürende Gefäss gedrückt werden könne. Im Vorderarm und im Unterschenkel dagegen verlaufen die grösseren Arterien zwischen den beiden Knochen. Man nahm nun irrtümlicherweise an, dass eine Umbindung an dieser Stelle nicht den gesuchten Effekt haben werde, da das Gefäss durch die beiden Knochen gegen den gesuchten Druck geschützt werde. Man vergisst aber dabei, dass das übrige Gewebe, insbesondere die Muskeln, sehr wohl imstande sind, bei der Umbindung blutende Gefässe abzuklemmen. Daher glaube ich, dass dem Samariter am besten gelehrt wird, einige querfingerbreit herzwärts eine blutende Schlagader zu umbinden.»

Nicht nur im Lehrbuch für die Sanitätsmannschaft unserer Armee finden wir den Ausdruck «Umschnürung», sondern auch in jenem von Prof. Esmarch und in dem in unseren Samariterkreisen sehr verbreiteten Lehrbuch von Prof. Dr. Clairmont und Prof. Dr. Zollinger: «Verletzungen und Samariterhilfe». Von «Unterbindung» ist nirgends die Rede, denn wie aus den obigen Ausführungen hervorgeht, ist es einzig der Arzt, der eine solche macht. Unsere Hilfslehrer möchten sich also daran gewöhnen, den Ausdruck «Umschnürung» oder auch «Umbindung» zu verwenden, wobei gleich beigefügt sei, dass die Verwendung einer Schnur dafür *nie* in Betracht kommen darf.

Aus uns kürzlich zugegangenen Korrespondenzen geht hervor, dass da und dort immer noch der Wunsch herrscht, eine andere Bezeichnung für «Patrouillenübungen» zu finden. Es ist uns aber bis jetzt kein brauchbarer Vorschlag gemacht worden. Wer also einen andern Ausdruck, der das gleiche sagt, dafür gefunden haben sollte, wird freundlich gebeten, uns diesen so bald wie möglich wissen zu lassen.

Totentafel - Nécrologie

Weisslingen. Am 18. Juli erhielten wir unerwartet die traurige Nachricht vom plötzlichen Hinschied unseres geehrten und geschätzten Ehrenpräsidenten *Hans Zimmermann, Siegrist, Weisslingen.* Am 21. Juli erwiesen ihm die Mitglieder recht zahlreich die letzte Ehre.

Hans Zimmermann amtete seit 1918 in unserem Verein als Präsident. Er wurde von allen geschätzt und geehrt. Wo immer es zu helfen gab, stand er uns mit Rat und Tat zur Seite als guter Kamerad und Samariter. Als Präsident brachte er mit seinen getreuen Vorstandsmitgliedern den Verein zu grossem Ansehen in unserer Gemeinde. Nach 25jähriger Amtstätigkeit wurde Hans Zimmermann zum Ehrenpräsidenten ernannt. Erst 56jährig befiel den sonst immer gesunden arbeitsamen Mann ein schweres Leiden, von dem er im Krankenasyl Pfäffikon Heilung suchte. Trotz äusserster Bemühungen der Aerzte war es nicht mehr möglich, sein Leben zu erhalten. Wir danken ihm für seine grosse und uneigennützige Arbeit im Dienste des Samariterwesens herzlich und werden ihn immer in ehrendem Andenken behalten. Den Angehörigen sprechen wir auch an dieser Stelle unser herzlichstes Beileid aus. *md.*

Anzeigen - Avis

Verbände - Associations

Kantonalverband Aargauischer Samaritervereine. Diejenigen Sektionen, die mit der Bezahlung des Jahresbeitrages pro 1946 (30 Rp. pro Aktivmitglied) im Rückstande sind, möchten für Begleichung bis 31. Aug. besorgt sein. Nachher erfolgt Nachnahme.

Samariterhilfslehrer-Vereinigung Basel u. Umg. Die Vorbereitungsarbeiten für unsere Jubiläumsfeier sind in vollem Gange. Wir hoffen, Ihnen damit einige schöne Stunden in unserem Kreise bereiten zu können. Reserviert also bitte den 1. Sept. für den Anlass. Barbeträge oder Naturalgaben für die Tombola nimmt der Vorstand jederzeit gerne entgegen. Persönliche Einladung folgt.